



HAL
open science

Base pragmatique de la grammaire

Jean Robert Rakotomalala

► **To cite this version:**

Jean Robert Rakotomalala. Base pragmatique de la grammaire. Dominique POPA. Syntaxe, pragmatique et délocutivité, Editions Universitaires Européennes, 2018, 978-613-8-40483-5. hal-01692087

HAL Id: hal-01692087

<https://hal.science/hal-01692087>

Submitted on 24 Jan 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Base pragmatique de la grammaire

RAKOTOMALALA Jean Robert

Résumé : Notre objectif est d'illustrer l'intuition de CARNAP qui affirme que la pragmatique est la base de tout en linguistique à travers l'opposition entre modes indicatif, subjonctif, d'une part et les modes subjonctif et infinitif ; d'autre part. Il s'agit d'une didactique de la langue par la pragmatique en tenant compte que la grammaire est la partie stable de la langue, c'est un but pragmatique qui s'exploite dans les formes grammaticales.

Mots clés : indicatif, infinitif, subjonctif, langage, catégorie du réel, catégorie du possible.

Summary: Our goal is to illustrate the CARNAP intuition that pragmatics is the basis of everything in Linguistics through the opposition between modes indicative, subjunctive, on the one hand and guide, subjunctive and infinitive modes; other. It's sort of a pedagogy of language by pragmatics in mind that grammar is the stable part of the language which is exploited in a pragmatic goal in the grammatical forms.

Key words: indicative, infinitive, subjunctive, language, real category, possible category.

Du point de vue de la phylogénétique, on sait que le passage du protolangage vers le langage est marqué par l'introduction de la grammaire sous la pression de la nécessité de raconter un événement tragique afin qu'il ne se reproduise plus. (VICTORRI, 2006). Il ressort de cette remarque deux choses. La première est que c'est une fonction pragmatique qui est à l'origine du langage, la deuxième consiste à dire que la grammaire est au service de la cohérence discursive, notamment au niveau de la chaîne de référence qui permet à la réception l'intelligibilité du spectacle linguistique que le langage autorise.

Depuis, la généralisation des actes de langage à tous les énoncés, il incombe désormais aux linguistes de démontrer que la théorie aspectuelle est une intuition qui doit être poursuivie au-delà de son horizon syntaxique pour intégrer le cadre pragmatique. En agissant de la sorte, nous avons la caution de Rudolf CARNAP qui nous apprend que :

La linguistique en son sens le plus large, est cette branche de la science qui contient toutes les recherches empiriques concernant les langues. C'est la partie empirique et descriptive de la sémiotique (des langues parlées ou écrites) ; elle consiste en une pragmatique, une sémantique descriptive et une syntaxe descriptive. Mais ces trois parties ne sont pas au même niveau : la pragmatique est la base de la linguistique toute entière. (CARNAP, 1942, p. 13)

Ensuite, sous l'impulsion des travaux en philosophie du langage, notamment ceux de Bertrand RUSSEL (1989) sur les descriptions définies et les jeux de langage de Ludwig Josef WITTGENSTEIN (1961) s'est mis en place une philosophie du langage qu'il faut considérer comme la version philosophique de la pragmatique. Ensuite, chez les linguistes, on peut dire

que la définition de la pragmatique comme étude du rapport des signes à leurs utilisateurs a pris naissance dans les études des expressions indexicales (BAR-HILLEL, 1954) dont la référence est dépendante de la position du locuteur.

Nous pouvons toujours constater que si l'enfant ne dispose que d'un lexique limité, et encore moins de la grammaire, il n'est pas dépourvu d'une efficacité communicationnelle par l'utilisation de son index ; on peut déjà dire ici que l'index est le signe de la chose ainsi désignée. Il n'est pas étonnant de la sorte que dans le transfert du geste de la monstration que le signe indexical le plus important soit le pronom « je », ensuite viennent ceux qui servent à l'orientation dans l'espace et dans le temps dont les paradigmes sont « ici » et « maintenant ».

On peut similairement soutenir que les modes des verbes sont des formes indicielles du rapport des signes à leurs utilisateurs. Jacqueline AUTHIER-REVUZ parlera de modalisation autonymique en ce cas : le mot ou le segment linguistique produit son sens comme toute unité sémantique mais par sa forme le signe renseigne sur une attitude du locuteur.

Commençons par le mode indicatif. Le mode indicatif comporte plusieurs temps de conjugaison, il y a les temps simples et les temps composés. D'une manière générale, selon la théorie aspectuelle, les temps simples indiquent l'aspect inaccompli et les temps composés, l'accompli. Il serait prudent de ne pas s'engager sur la valeur de telle distribution car comment concevoir quelque chose dans le passé comme inaccompli. Seulement, cette théorie a au moins l'avantage de mettre en évidence qu'au-delà de la signification particulière des verbes, il y a ce que leur forme montre. Nous retrouvons alors par-là le fonctionnement pragmatique selon l'approche suivante :

Interpréter un énoncé, c'est y lire une description de son énonciation. Autrement dit, le sens d'un énoncé est une certaine image de son énonciation, image qui n'est pas l'objet d'un acte d'assertion, d'affirmation, mais qui est, selon l'expression des philosophes anglais du langage, « montrée » : l'énoncé est vu comme attestant que son énonciation a tel ou tel caractère (au sens où un geste expressif, une mimique, sont compris comme montrant, attestant que leur auteur éprouve telle ou telle émotion). (DUCROT, 1980, p. 30)

Ce qui est montré est justement l'acte de langage accompli par l'énonciation qui donne forme à l'énoncé conformément à l'affirmation de SAUSSURE selon laquelle la combinaison du signifiant et du signifié *produit une forme et non une substance*, (SAUSSURE, 1982[1972], p. 157) et, que confirme de la manière suivante A. H. GARDINER :

Telle qu'il faut l'entendre ici, *la forme d'un nom est le nom d'un type spécial de sens qui se greffe sur les mots, s'ajoutant au sens de leur radical et le transcendant* (GARDINER, 1989, p. 119)

Ainsi, on peut comprendre que *dans* est une préposition et signifie à l'intérieur de. C'est-à-dire, ce que montre *dans* en tant que forme est qu'il sert à relier deux éléments du langage à des fins de localisation.

Dans sa glossématique, HJELMSLEV identifie une forme et une substance dans les deux plans du langage alors que notre habitude, linguistique influencée par les analyses littéraires qui opposent forme et fond, croit que l'expression est la forme et le contenu, la substance.

Pratiquement, toutes les substances solides sont susceptibles d'être la substance d'une forme de l'expression ; on peut écrire la lettre « a » avec de l'encre, du sable, du bois, de la peinture, etc. Nous en concluons que sur le plan de l'expression, il y a une seule forme pour plusieurs substances.

C'est le mouvement inverse qui arrive au plan du contenu : une seule substance pour plusieurs formes. C'est ce que nous constatons aisément dans les actes de langage, une approbation peut être accomplie de diverses manières autant qu'une requête pour ne citer que ces exemples. Mais ce qui nous semble plus explicite dans ce principe d'isomorphisme entre les plans de l'expression et du contenu est le célèbre article de Gottlieb FREGE (1976) sur la différence entre sens dénotation, et dans lequel il conclue qu'un dénoté peut être atteint par plusieurs sens.

En tout cas voilà comment HJELMSLEV donne son avis sur la question :

Nous constatons donc dans le *contenu* linguistique, dans son processus, une *forme* spécifique, la *forme du contenu*, qui est indépendante du *sens* avec lequel elle se trouve en rapport arbitraire et qu'elle transforme en *substance du contenu* (HJELMSLEV, 1968-1971, pp. 70-71)

C'est ce qui arrive justement avec les modes du verbe. Ainsi, une fois qu'un verbe est au mode indicatif, il est attesté par l'emploi de cette forme une correspondance entre ce qui est dit et la référence mondaine. Cette correspondance se vérifie aisément dans le temps présent, pour des événements extérieurs au locuteur :

1. *Il pleut*

S'il ne pleut pas, on conclura que le locuteur de (1) ment, mais le plus souvent, pour ce genre d'événement facilement vérifiable, la tendance au mensonge est presque nulle. Comme la caractéristique du langage est la libération de la nécessité de présence, il s'autonomise dans son fonctionnement et peut parler de chose absente.

De la même manière que NIETZSCHE érige en théorie du langage le principe de l'oubli (NIETZSCHE, 2009[1873], p. 181) pour expliquer comment la communication évite la surcharge de la mémoire, nous pouvons aussi ici dire que le mode indicatif a pour mission de nous épargner les vérifications permanentes. En termes de pragmatique, le mode indicatif réalise une demande de croire.

On peut nous objecter que quelquefois les gens mentent. Cette objection peut tenir si nous ne sommes pas pris dans le spectacle linguistique qui vaut seulement par la logique qui s'y expose et non par la confrontation à la référence mondaine comme dans (2)

2. *Le sphinx posa une énigme à Œdipe*

On ne peut pas arguer du fait que le sphinx n'existe pas pour rejeter la vérité de l'interdit de l'inceste que met en évidence le récit d'Œdipe. La fiction a justement pour effet de nous interdire la référence mondaine, et tout le langage avec elle, au profit de la référence au macro-acte de langage que le texte réalise. La pragmatique accroche ce déni de la référence mondaine « sui-référentialité ». Observons cela dans (3) :

3. *J'ai faim*

Lorsqu'un individu assigné à une tâche crie famine, il ne s'agit pas pour lui de dire la vérité ou le mensonge, mais tout simplement, par cette affirmation, il vise à se soustraire au travail. Nous voyons par-là se vérifier l'idée de CARNAP qui place la pragmatique à la base de tout en linguistique.

Les exemples (2) et (3) nous permettent de comprendre que dans l'autonymie linguistique qui s'est élevée du réel, le mode indicatif est l'expression de la catégorie du réel. C'est ce que nous allons renforcer dans l'exemple (4) :

4. *La terre est ronde*

En réalité, la première personne ayant produit cette affirmation est le bibliothécaire d'Alexandrie connu sous le nom d'Ératosthène (276 av. J. C.), mais depuis cette vérité est admise sans que tout le monde puisse le constater avec évidence. Cette référence au savant grec a l'avantage, au moins, de mettre en évidence que l'indicatif est le fait d'une proposition subordonnée comme en témoigne (5), sous la perspective d'un acte de langage.

5. *Ératosthène affirme que la terre est ronde*

Très souvent, la littérature en pragmatique se contente d'identifier le préfixe performatif pour conclure que (4) et (5) sont la réalisation d'une affirmation, le premier de manière implicite et le second, explicite. Nous considérons qu'il s'agit là d'une approche lexicale de la pragmatique puisque tout dépend de l'existence de ce préfixe performatif qui peut venir à faire défaut comme dans le cas de la flatterie ou de l'insulte.

Il nous semble que la pragmatique gagnerait à traiter les actes de langage dans le cadre de l'intelligibilité narrative qui a permis le passage du protolangage vers le langage, donc de l'essence du langage comme le souligne Bernard VICTORRI (2002). Dans ces conditions, une affirmation montre la volonté du locuteur de faire passer l'interlocuteur du scepticisme à la croyance, ou plus précisément selon les termes de la sémiotique narrative, de faire passer le destinataire d'une disjonction d'un état de chose vers une conjonction. Ainsi de l'affirmation

de la rondeur de la terre, on met également fin à la crainte de tomber dans le vide au bout de la terre et toutes les conséquences, en ce qui concerne les voyages et les découvertes. Cet enchâssement multiple de conséquences est ce que prévoit la théorie du signe chez PEIRCE en le processus *ad infinitum* de l'interprétant si bien que l'on peut dire que l'intelligibilité narrative de l'affirmation a pour buts pragmatiques de rendre collective une expérience individuelle sous la perspective d'une socialisation existentielle.

En réalité, la pragmatique doit dépasser le premier stade de sa fierté dans l'identification de l'acte le plus visible comme l'affirmation, il lui faut encore saisir la nature de l'affirmation comme étant une conjonction d'objet de valeur selon la transformation narrative. De ce premier acte de langage dérivent d'autres que la théorie de la sémiotique triadique de processus *ad infinitum*.

Cette dernière remarque peut être résumée par un plagiat des textes de VICTORRI (op.cit.) en ces termes : on raconte une histoire pour en éviter les conséquences qui risquent d'être infinies. Ainsi, le récit d'Œdipe est raconté pour éviter les conséquences infinies allant du suicide de Jocaste à l'interdiction de funérailles à Polynice par le Roi Créon, une interdiction défiée par Antigone. Il ne suffit pas de dire que le récit interdit mais que de cette interdiction, il empêche toutes les conséquences : cécité volontaire d'Œdipe, suicide de Jocaste, les guerres fratricides entre Étéocle et Polynice, la défiance d'Antigone devant l'ordre de Créon.

Ou, au contraire, l'interdit de nomination dont la transgression est tellement redoutée par le compte de Mosca, fiancée de Sanseverina, et qui voyant de mauvais œil le bavardage de cette dernière avec le jeune Fabrice exprima ses doutes de la sorte :

Il devenait fou ; il lui sembla qu'en se penchant ils se donnaient des baisers, là, sous ses yeux. « Cela est impossible en ma présence, se dit-il ; ma raison s'égaré. Il faut se calmer ; si j'ai des manières rudes, la duchesse est capable, par simple pique de vanité, de le suivre à Belgirate ; et là, ou pendant le voyage, le hasard peut amener un mot qui donnera un nom à ce qu'ils sentent l'un pour l'autre ; et après, en un instant, toutes les conséquences. » (STENDHAL, 1839, pp. 299-300)

L'avantage de l'introduction de l'intelligibilité narrative dans la question des actes de langage est clair : la caractérisation des actes de langage ne sera plus tributaire de l'arbitraire lexical qui interdit à certains noms d'avoir un correspondant verbal ou à certains verbes d'échouer au rôle du préfixe performatif. Il est très instructif de constater que du point de vue de l'intelligibilité narrative (5) et (6) n'ont pas de différence pragmatique :

6. *Ératosthène dit que la terre est ronde*

Identiquement, l'affirmation (5) et le dire (6) déploient les mêmes conséquences dues au passage de la platitude à la rotondité de la terre qui porte le germe de la révolution copernicienne. Il nous semble alors que le mode indicatif soit un mode dédié à l'affirmation afin d'étaler sur le même niveau les actes qui en sont dérivés selon le processus *ad infinitum*

Cette intuition de CARNAP est corroborée par l'affirmation suivante qui fait du locuteur le garant de la vérité du message :

Le fonctionnement linguistique tout entier s'organise autour de l'évidence du moi. Sans elle il partirait à la dérive. La vérité du monde, sous la véracité du message, se suspend au message. (LAFONT, 1978, pp. 178-79)

Autrement dit, il n'est pas nécessaire pour une grammaire de faire une liste de verbe de la principale qui impose l'indicatif dans la subordonnée. Il suffit pour cela d'identifier si l'énoncé réalise une demande de croire ou tout au moins une suspension d'incrédulité comme cela se passe dans les contes qui commencent par l'exorde « Il était une fois » pour utiliser le mode indicatif. En définitive, le mode indicatif découle de l'attitude du locuteur qui réalise une demande de croire sans jamais le dire. Ainsi, nous pouvons affiner l'origine du mode indicatif, il apparaît quand le verbe de la principale est l'équivalent de « dire » ou de « savoir », verbes dont l'emploi exige une demande de croire. Ce qui revient à dire que le mode indicatif est une conséquence de buts pragmatiques.

Nous ferons la même hypothèse pour le mode subjonctif. Il est l'expression de la catégorie possible. Le possible n'est pas ce qui s'oppose à la catégorie du réel, ni même ce qui tend à devenir réel, il est ce qui diffère éternellement du réel. Autrement dit, la catégorie du possible et la catégorie du désir sont une seule et même chose. Or le propre du désir est que l'on ne peut pas désirer ce que l'on possède déjà.

La meilleure approche de la catégorie du possible nous semble être la formule que nous avons tirée de la caractérisation du *dasein* (HEIDEGGER, 1927, p. 73). La catégorie du possible s'énonce selon la formule « ainsi, mais pas encore ».

De ce point de vue, il nous semble que ce soit une défaillance de la théorie qui la rend impuissante à traiter de l'insulte sous prétexte que verbe « insulter » ne peut pas appartenir à la phrase principale (*Je t'insulte que tu es une poule mouillée). En effet, il faut admettre que l'insulte n'est qu'un souhait négatif et n'a aucun pouvoir démiurgique. C'est ce qui apparaît clairement dans le contraste des exemples suivants :

7. *Je souhaite que tu deviennes une poule.*
8. *Je souhaite que tu sois une reine*

La conclusion qui s'impose de ce contraste est que le subjonctif intervient à chaque fois que la phrase principale envisage la proposition subordonnée comme un simple désir. Tout simplement, il faut ajouter que le souhait négatif équivaut à la réalisation d'une insulte.

Ce qui veut dire que l'attachement de l'identification des actes de langage à des préfixes performatifs n'est pas très heureux, c'est la combinaison d'une principale et d'une subordonnée qui réalise les actes de langage comme nous pouvons le constater dans le

contraste des exemples (6) et (7). Ils ont exactement la même structure, mais seulement (6) prend une direction agonale alors que (7) suit une perspective irénique.

Selon ce raisonnement, interjeter dans une communication (8) et (9) :

9. *Poule*

10. *Reine*

c'est respectivement « insulter » et « flatter » par un mécanisme de délocutivité. Pour nous en rendre compte, prenons le cas de la salutation. La salutation est un souhait positif, très vite ritualisé. Dans un premier temps, supposons que la formule de salutation consiste à dire :

11. *Je souhaite que vous ayez un bon jour*¹

Par la suite, par délocutivité, on a :

12. *Bonjour*²

La valeur pragmatique de (11) et (12) est, *mutatis mutandis*, identique : dire des paroles de bon augure non pas tellement pour que cela advienne, mais plutôt pour marquer la différence éternelle entre un « bon jour » qui est un être de langage et le « jour réel » qui appartient à la référence mondaine. La condition du jour réel est les accidents et les aléas alors que celui du « bon jour », être de langage, est de satisfaire le désir humain.

Le subjonctif a aussi ici pour mission de mettre sur un même niveau le réel et le possible, dans le cadre de la logique narrative selon laquelle le commencement absolu est le réel caractérisé par un manque, et, la fin absolue est le possible caractérisé par la complétude. Ce qui veut dire que dès que la principale présente la subordonnée comme un « être de langage » qui parcourt la distance qui sépare la catégorie du réel de la catégorie du possible, le mode subjonctif s'impose. Pour le dire en d'autres mots, le subjonctif a pour acte de langage de liquider le manque caractéristique de la catégorie du réel et de lui opposer la complétude de l'être de langage.

C'est pour cette raison que le propre du subjonctif est la réalisation de la préservation de la face dans les expressions de politesse. Dire « bon voyage » c'est souhaiter au destinataire un voyage sans aléas ni accidents ; dire « goodbye », c'est réaliser le délocutif dont la base *God be whith ye* [Que Dieu soit avec vous] est l'accomplissement d'un souhait

Rappelons pour mémoire que le délocutif issu initialement d'une simple dérivation lexicale aboutissant à la création d'un verbe, comme *saluer* de *salut*, (BENVENISTE, 1982

¹ Orthographe en deux mots

² Orthographe en un seul mot qui atteste de la délocutivité

[1966], p. 277) a pris une dimension franchement pragmatique chez DUCROT. Ce dernier atteste que le délocutif accomplit peu ou prou l'acte de langage de sa base :

D'où l'idée que pour accomplir une salutation, on énonce ce que l'on fait, à la seule fin de le faire. (DUCROT, 1980, p. 49)

La difficulté de la délocutivité est qu'elle est une dérivation complexe, cependant, il est relativement facile de reconstruire les actes de politesse dans le cadre du subjonctif. On peut accomplir une salutation en disant tout simplement « salut » qui se réinterprète comme :

13. *Je souhaite que vous ayez le salut*

S'il en est ainsi du mode subjonctif, maintenant nous allons observer le mode infinitif.

Du point de vue de la syntaxe pure, la théorie qui est à même d'expliquer tous les cas de l'infinitif consiste dire que c'est une absence de sujet qui le provoque. La présence de sujet dans les phrases enchâssées n'est pas forcément signe d'incorrection, mais son absence est tenue comme un niveau soutenu de langue. En effet, c'est quand le sujet de la principale et de la subordonnée ont le même référent que l'on peut procéder à la transformation infinitive. Nous tentons de mettre en évidence cette situation dans le contraste des exemples suivants :

14. *Iznogoud veut qu'il devienne le calife de Bagdad*

15. *Iznogoud veut devenir le calife de Bagdad*

16. *Iznogoud veut que le Calife meure*

(15) et la forme soutenue de (14) que l'on peut qualifier de relâché. (16) ne peut engendrer aucune transformation infinitive parce que les sujets des deux propositions sont différents. Si, dans une autre perspective, on considère l'infinitif comme la forme nominale du verbe, on peut proposer le contraste suivant :

17. *Iznogoud veut devenir le calife de Bagdad*

18. *Iznogoud veut le califat de Bagdad*

Nous en concluons que l'infinitif peut occuper toutes les positions nominales : sujet, objet, adnominal :

19. *Fumer est dangereux pour la santé*

20. *Je n'aime pas fumer*

21. *L'envie de fumer peut être vaincue*

Puisque l'infinitif est une forme, voyons quel acte elle peut accomplir.

Il nous semble que l'absence de sujet devant l'infinitif lui donne le cachet d'une force de loi en ce sens que nul n'en est au-dessus. À proprement parler, l'absence de sujet veut dire

que le sens véhiculé par cette forme verbale est valable pour tout sujet. Ainsi, mettre un verbe à l'infinifit, c'est réaliser la synthèse de tous les sujets possibles.

Dès lors, l'infinifit réalise une préservation de la face par effacement du sujet. Dans une interdiction du type :

22. *Interdiction d'afficher ici*

L'effacement du sujet ayant conduit à l'infinifit est provoqué par l'identité de celui-ci avec l'objet second de l'interdiction comme le montre (23) :

23. *Je vous fais l'interdiction que vous affichiez ici*

L'infinifit a donc pour mission de masquer toute personnalisation de l'acte de langage au profit d'une généralisation qui rejoint la puissance de l'instance d'énonciation des textes anonymes comme les mythes. Pour simplifier, disons qu'un acte de langage sous couvert d'anonymat est plus efficace que celui pris en charge par un énonciateur défini. C'est ainsi que (25) dérive de (24) avec plus de pertinence

24. *Que je travaille est dur*

25. *Travailler est dur*

Ce dernier exemple montre clairement l'obsolescence de la règle qui stipule que *quand deux verbes se suivent, le second se met à l'infinifit*.

Toliara, Janvier 2018

Travaux cités

BAR-HILLEL, Y. (1954). indexical expressions. *Mind*, pp. 359-379.

BENVENISTE, E. (1982 [1966]). *Problèmes de linguistique générale,1*. Paris: Gallimard.

CARNAP, R. (1942). *Introduction to semantics, studies in semantics*. Cambridge: Harvard University Press.

DUCROT, O. (1980). Analyses pragmatiques. Dans O. DUCROT, J.-C. ANSCOMBRE, B. CORNULIER, NEF, Frédéric, F. RECANATI, . . . J. VERSCHUEREN, *Les Actes du discours* (pp. 11-60). Paris: Larousse.

FREGE, G. (1976). sens et dénotation. Dans A. REY, *Théorie du signe et du sens* (pp. 73-81). Paris: Klincksieck.

GARDINER, A. H. (1989). *Langage et acte de langage: aux sources de la pragmatique*. Lille: Presses universitaires du septentrion.

HEIDEGGER, M. (1927). *Etre et Temps*. Fribourg.

HJELMSLEV, L. (1968-1971). *Prolégomènes à une théorie du langage*. Paris: éditions de Minuit.

LAFONT, R. (1978). *Le travail et la langue*. Paris: Flammarion.

- NIETZSCHE, F. (2009[1873]). *Vérité et mensonge au sens extra-moral*. Paris: Gallimard.
- RUSSELL, B. (1989). *Ecrits de logique philosophique*. Paris: PUF.
- SAUSSURE, F. d. (1982[1972]). *Cours de linguistique générale*. Paris: Payot.
- STENDHAL. (1839). *La Chartreuse de Parme*. Paris: Flammarion.
- VICTORRI, B. (2002). Homo narrans. *Langages*, pp. 112-125.
- VICTORRI, B. (2006, Mars 20). Les origines du langage. *HAL- Archives - ouvertes*, pp. 75- 131.
- WITTGENSTEIN, J. L. (1961). *Tractatus logico-philosophicus*. Paris: Gallimard.